

Supplément de la Faculté de Philosophie

Pourquoi Philosophie et société?

La semaine que les étudiants de la Faculté de philosophie ont mise sur pieds a pour thème: "Philosophie et société". Ses activités se veulent philosophiques et pourtant son programme nous indique que ses conférenciers ont acquis, pour la plupart, une formation scientifique. Il ne faudrait pourtant pas considérer cette invitation que nous avons faite aux penseurs des sciences sociales comme une démission de la philosophie en leur faveur mais plutôt comme une recherche du sens que pourrait porter le discours philosophique sur la société. Et nous croyons prudent, avant d'entreprendre cette recherche, de nous enquêter, auprès d'elles, de ce qu'elles ont à dire sur la société et surtout, comment elles le disent.

C'est dire que nous ne croyons pas devoir limiter la tâche de la philosophie à une méta-science sociale, au caractère épistémologique que plusieurs théoriciens de ces disciplines semblent vouloir privilégier. La philosophie a droit de regard sur la société. Ce droit, c'est elle-même qui se le donne. Son approche se doit donc d'être originale, personnelle, irremplaçable. Sa démarche ne se confond pas avec celles des sciences sociales, elle s'en distingue. Par quoi? C'est là tout le problème, à notre avis.

Les sciences sociales, bonnes amies, se partagent entre elles les différentes facettes que revêt la société et tracent, assez clairement les contours qui les séparent. La philosophie, lorsqu'elle intervient, trouble alors la fête. Surtout si elle apporte des considérations d'ordre éthique.

Les sciences sociales, quand elles ne se satisfont pas de décrire les phénomènes sociaux et cherchent à formuler une théorie qui leur permettrait d'expliquer, de prévoir, d'agir et de maîtriser ces phénomènes, postulent la nécessité, le déterminisme, l'universel à l'oeuvre dans la dimension sociale. Le comportement humain se fait statique,

les considérations abstraites éclipsent l'individu concret, les cas singuliers, l'homme libre.

Alors le rôle de la philosophie ne serait-il pas de redonner à l'homme sa liberté, d'effectuer un retour au sujet? Une réflexion de type existentialiste serait une reconquête de l'expérience quotidienne de la socialité en l'homme. Ou encore, une thématization de style phénoménologique qui, par un retrait dans la conscience transcendente fonderait l'intersubjectivité où indiquerait comment la conscience organise, structure le monde social ou culturel. La grande différence entre la phi-

losophie et les sciences sociales résiderait alors dans une recherche, chez celle-là, des fondements. Les sciences sociales accepteraient d'emblée la réalité sociale sous tous ses aspects tandis que le philosophe mettrait cette réalité entre parenthèses et poserait la question des conditions de possibilité. Mais que vient faire le problème du fondement dans un Québec en expansion?

Quand un philosophe se penche sur la société pour en retrouver les principes premiers, sa philosophie ne peut être qu'apatride. Ces caractères accidentels qui la feraient dire québécoise

ne l'intéressent pas, il passe la main au sociologue.

Malgré tout, ce thème "Philosophie et société" me semble être le reflet de la nostalgie qu'éprouve le philosophe au Québec devant son inhabilité à participer de façon active et professionnelle à l'essor de son pays. La philosophie québécoise, à l'exception d'une pensée bâtarde, mal digérée, personnelle par infirmité et véhiculée par le canal de l'Eglise, n'existe pas. C'est un fait. Et nous nous demandons, si une philosophie qui se voudrait telle ne se nierait justement pas en tant que philosophie.

Je crois que pour certains d'entre nous, qui avons organisé cette semaine, le problème de l'impact philosophie-société s'est déplacé, reformulé dans le sens de ce que pourrait être une philosophie du visage de notre identité nationale, en mettant en doute la possibilité d'une telle création. Le philosophe pense-t-il l'homme de son temps, est-il le psychanalyste d'une idéologie collective aliénante? Est-il québécois parce qu'il thématise, met à jour une pensée latente qui nous est propre ou l'est-il encore, parce que sa pensée peut orienter, marquer le caractère de notre civilisation? Voilà autant de questions angoissantes auxquelles nous devons répondre.

Jean-Pierre TREMPE

Programme des activités de la semaine de philosophie

Invitation à tous

Mardi, le 8 février

- 15 h. 00: Cocktail (sur invitations).
- 16 h. 00: Ouverture de la Semaine et inscription des participants. Endroit: Grand Salon, Centre 2222, av. Maplewood.
- 20 h. 30: Conférence publique de M. Marcel Rioux, professeur titulaire au département de sociologie de la Faculté des Sciences sociales de l'U. de M.
Titre: "Le sociologue et la société".
Endroit: Grand auditorium de l'U. de M.

Mercredi, le 9 février

- 12 h. 30: Débat-midi au Grand Salon du Centre Social, 2222 av. Maplewood.
Participants: M. Paul Chamberland (rédacteur à *Parti-Pris*) et M. Jean-Paul Desbiens (le Frère Untel).
Titre: "Engagement de l'intellectuel dans la société".
- 14 h. 30: Débat en comités.
Thème: Réflexion philosophique sur des problèmes concrets de la société québécoise: "Statut de la femme", "Statut du Québec" et "Engagement du philosophe dans la société".
Endroit: à déterminer.
- 15 h. 30: Séance plénière.
- 20 h. 30: Conférence publique de M. Jean Meynaud, professeur titulaire au département de science politique de la Faculté des Sciences sociales de l'U. de M.
Titre: "Primauté du politique dans la société".
Endroit: Grand auditorium de l'U. de M.

Judi, le 10 février

- 14 h. 30: Débat en comités suivi d'une séance plénière (cf. mercredi p.m.)
- 20 h. 30: Débat public sur le rôle du philosophe dans la cité. Participants: M. Bertrand Rioux, professeur agrégé à la Faculté de Philosophie de l'U. de M., et M. Claude Lagadec, professeur de philosophie chargé d'enseignement senior à la Faculté des arts.
Endroit: Grand auditorium de l'U. de M.

Vendredi, le 11 février

- 14 h. 30: Débat en comités suivi d'une séance plénière (cf. mercredi p.m.)
- 20 h. 30: Conférence publique de M. Paul Bouchard, directeur du Centre hispanique de l'Université Laval.
Titre: "Importance de la dimension économique dans la société".
Endroit: Grand auditorium de l'U. de M.

Samedi, le 12 février

- 13 h. 00: Départ par autobus pour l'Île Ste-Hélène.
- 15 h. 30: Activités récréatives: spectacle par les "Bachots".
- 17 h. 00: Vin d'honneur offert par la Ville de Montréal.
Endroit: Restaurant Hélène de Champlain, Île Ste-Hélène.
- 18 h. 00: Banquet de clôture suivi d'une conférence.
Endroit: Restaurant Hélène de Champlain, Île Ste-Hélène.
Conférencier: Bernard Solasse, conseiller technique à la CSN.
Sujet: "Société et valeurs industrielles".
- 19 h. 30 et 21 h. 30: Représentation du film de Michelangelo Antonioni, *Il Deserto Rosso (Le désert rouge)*.
Endroit: Grand auditorium de l'U. de M.

Tu n'iras jamais plus haut que le zénith où tes yeux tiennent le soleil, jamais plus avant que jusqu'ou portent tes bras.
(chinoiserie proverbiale)

Que les philosophes du Québec, si philosophe il y a, ne passent guère la rampe, c'est un fait acquis que l'on décide de ne plus taire. A part de faire pénétrer dans un domaine pour le moins problématique, l'intérêt qu'un chacun peut porter à la philosophie dans le contexte où elle se présente à nous le force à reconnaître que la situation actuellement faite à cette discipline est typique d'une mentalité primaire.

S'il y a une culture qui a bien connu l'époque d'une philosophie indigne de ce nom, c'est la nôtre. Indigne parce qu'absente de révélation qui prouverait son existence, de manifestation qui en assurerait la prise en charge. Là plus qu'ailleurs, semble-t-il, l'existence est dérégulation et, selon toute apparence, nous ne jouissons pas d'une philosophie affranchie et telle qu'elle puisse susciter l'attention d'une agora.

La philosophie connaît si peu de circulation dans nos murs qu'elle se montre pour plusieurs comme la suprême relique des temps où l'espace sidéral n'était pas encore un objet primordial de recherche et de conquête: on la prend pour un problème résolu, elle ne fait plus question. Et, dès lors, sa seule chance de s'établir au grand jour, c'est que des mains de philosophes la façonnent publiquement.

Nous avons, pendant longtemps, tellement parlé de "survivance" que les choses qui devraient nous tenir le plus à cœur ont encore beaucoup de difficulté à se faire voir parfaitement vivantes; et la philosophie en est. Il n'y a qu'une raison valable pour justifier le fait que nous n'ayons pas de philosophie québécoise, c'est que nous ne la faisons pas. Et c'est là ce qui préoccupe autant les "philosophes" de notre milieu que les tenants des multiples sciences qui vont bon train à l'intérieur des mêmes cadres où la philosophie semble se refuser à elle-même. Si la philosophie nous est difficile d'accès, c'est que nous n'avons jamais, ou presque, relevé les manches pour aménager l'espace d'habitation nécessaire, quitte à nous en remettre à des activités qui créaient une diversion au sein

même de ce qui devait être atteint. Ce que nous avons manqué de faire nous manque aujourd'hui du plus qu'il peut. Notre philosophie n'a ni pied ni tête, en foi de quoi elle ne peut tenir ni sur l'un ni sur l'autre, et notre prochain mouvement ne peut rien avoir d'un "renversement copernicien" ou d'un revirement marxiste.

Notre philosophie ne peut faire ni bonne ni mauvaise contenance et c'est à peine si j'ose la dire dans ses "blanches langues" pour l'œil sagace d'un contemporain: elle semble n'être nulle part, à vrai dire. Et pourtant nous avons une Faculté de philosophie à l'Université depuis 1921: plus de quarante ans de formation ont donné les résultats que nous connaissons tous, nos "philosophes" sont, à coup sûr, d'illustres méconnus. De nos jours, nous nous reconnaissons un milieu: n'est-il pas tel que des philosophes de chair et d'os puissent s'y adonner? Et une philosophie peut-elle prendre corps si elle ne s'épan-

mis au monde, nous allons la laisser mourir, c'est la seule chance de solutionner notre "complexe d'Oedipe philosophique"; au moment même, chacun doit réclamer chaussure à son pied: et s'il n'y a que des avortons pour réclamer leur dû, c'est qu'on ne leur a pas permis de se développer normalement.

Nous aurons des philosophes quand ils commenceront à parler en philosophes: ici l'âge de raison ne s'attend plus, il se prend au même titre qu'une liberté. Et un philosophe véritable ne parlera jamais qu'en temps et lieu: si nous affirmons à l'unanimité que le temps en est venu, nous changeons de ton quand nous sommes rendus à parler des endroits propices. Maintenant, tout ce qui s'écrit fait œuvre de place publique. Nous n'avons pas de philosophie à la mesure du grand pays qui nous abrite parce qu'on n'a pas jugé utile de lui procurer les moyens de se faire entendre. Pour écarter la description, au-

manque de tradition forte: loin de brusquer les choses, la philosophie se fait rare et le philosophe, laissé à lui-même, semble incapable de fomenter une action qui fasse boule de neige. Toute entreprise tourne en rond, notre philosophie coupe court à sa naissance pénible; c'est toujours à refaire parce qu'il n'y a pas eu de commencement, et tant que le départ ne sera pas donné, le philosophe se limitera à rencontrer les échéances qui font de lui l'être dévoyé que recouvre le terme même de "philosophe" lorsqu'une bouche québécoise le prononce en tenant compte du sens véritable qu'il reçoit chez lui. Inutile d'épiloguer.

Il n'a pas encore pignon sur rue, le philosophe qui soit tout feu tout flamme, consacré à sa propre réalité, cherchant à se faire être pour de bon. Et pourtant, allons-nous dire que notre présence dans le monde est gratuite, qu'elle va de soi, qu'elle ne procure aucune prise à la recherche du style philosophi-

Nous sommes coupables et responsables de ce qu'il adviendra de nous dans une juste mesure: ne pas répondre d'une philosophie qui soit la nôtre — qui n'ait plus besoin de traverser l'Atlantique ou quelque autre frontière — équivaldra toujours à demeurer fondamentalement perdus d'avance pour les primaires que nous sommes. S'il nous faut prendre les bouchées doubles, aiguillons notre appétit: le pain est sur la planche, sans contredit. Le retard que nous accusons est à la portée de la moindre pensée étrangère, et c'est avec une grande intransigeance que nous devons compter, d'autant plus qu'il nous faut vivre continuellement avec les sollicitations diverses qui fusent de toutes parts et nous acheminent vers des décisions où notre sort est l'enjeu: nous n'avons rien à refuser, de prime abord, mais il importe d'accepter que c'est à nous qu'il revient de nous donner le plus pour écrire notre philosophie; l'aide qui peut nous venir de l'exté-

Réclame sur nos exigences philosophiques

che pas dans un contexte qui la reçoive pour elle-même et lui permette d'accepter une forme qui l'identifiera dorénavant aux yeux de tous ceux qui désireront passer par elle?

Passer par elle, encore, c'est presque passer par les armes. Nous disons qu'elle n'existe pas: or, c'est pire que cela, à mon sens. Elle est là mais elle se tient coite. Elle y est juste assez pour se nier elle-même en négligeant de s'affirmer en propre. Elle vous accapare si vous risquez le pas dans son portique et vous lie à son sort tout en vous en remettant au vôtre, à ce qu'il paraît, pieds et poings liés tout aussi bien.

Dans l'état lamentable où elle se trouve, à lui réserver un accueil froidement sidéré, peut-être risquons-nous qu'elle en éclate; une certaine époque doit fermer ses portes et n'est-ce pas ce qu'il y a de plus désirable pour nous-mêmes qui nous voulons philosophes? Cette marâtre qui nous a intellectuellement

tant nos philosophes ont-ils l'opportunité d'être édités à l'étranger, autant devons-nous en tenir compte pour broser le tableau de notre dévoiement.

Il importerait plus que n'importe quoi, par exemple, d'avoir à notre disposition une revue qui consacre la totalité de ses pages aux divers problèmes auxquels se confrontent les hommes de chez nous qui veulent se faire philosophes. Comme le dit Ponge: "Faire et en faisant, se faire". Je ne veux pas dire par là qu'il faudrait répéter l'entreprise — heureuse, s'il en est — de Dialogue, mais telle que cette revue se définit pour nous, elle ne fournit pas une réponse exclusive aux vives demandes qui visent à implanter l'esprit même de la philosophie dans une société qui lui a refusé jusqu'ici tout accès possible — telle n'est d'ailleurs pas sa prétention. A force de se buter à elle-même, la philosophie a pu se prendre en mains; mais elle ne pourra pas se nourrir pendant longtemps d'elle-même, ses réserves sont trop restreintes, il lui faut déboucher, trouver des adhésions qui lui assurent un avenir plus fier. Pour avoir été conquis une certaine fois, pour s'être vu refusé l'aire vitale qui pouvait donner libre cours à une pensée autonome, il nous faut tout reconquérir une fois pour toutes, et la philosophie est essentiellement liée au sort de notre identité.

Nous en venons au crépuscule, mais les dieux sont absents; le matin se lève, mais les magiciens n'ont pas bien dormi. Nous demandons probablement à la philosophie ce que, de fait et de droit, elle exige elle-même de nous. Nous ne voulons pas nous en passer, mais jusqu'ici elle se passe de nous. Notre difficulté est toute entière dans notre

que? Si l'assertion est fondée, disons-le plusieurs fois, philosophons sur cette base qui nous saute aux yeux. Sinon, prenons-en notre part, condamnons-nous à penser autre chose, n'importe quoi qui porte sur nous et sur lequel nous-mêmes nous puissions porter. J'ai dit: "n'importe quoi", au risque de sous-entendre pour moi et pour ceux qui le veulent ainsi que notre situation ne se prête guère à n'importe quel charabia, compte tenu qu'IL Y A quelque chose à dire de spécifique, d'intéressant, quelque chose qui demande à être dit et qui ne saurait l'être sans le recours à une parole ouverte à cette attente.

Nous n'avons pas seulement "attendu", pour tout dire, je crois ferme que nous avons hésité et que nous hésitons toujours: faute de comment dire, faute d'incertitude sur le parti à prendre, c'est tout un. L'hésitation qui fait suite à l'attente se prolonge assez pour que l'ancienne peur nous regagne: le défi, voilà qui nous démasque et nous donne un visage, n'a pas été relevé, le "philosophe" d'ici reste lui-même terrassé, bouche bée et bras pendants. La hâte que nous avons d'être enfin nous-mêmes est incontestable et nul ne peut se l'arroger s'il n'a vécu l'histoire qui nous a rompus aux choses de la dure existence dont la montée se fait lente vers la conscience. Il nous faut, à tout prix, mettre un terme à l'impossibilité où nous sommes de rendre compte de notre histoire dans un langage qui nous relance sans cesse au devant d'une philosophie préalable qu'il s'agirait de mettre à jour: notre hébété doit faire place à une confiance en soi qui nous mette hors de nous-mêmes au point où nous pourrions nous voir et mutuellement nous dire qui nous sommes en ce siècle et depuis l'origine.

rieur ne fera jamais figure de mauvaise fréquentation, mais il ne faudra jamais en attendre ce qu'elle ne peut, de toute évidence, nous procurer au point où nous sommes.

Et n'en sommes-nous pas rendus à ce **besoin** et même à ce **désir** de penser par nous-mêmes, de regarder ce qui nous regarde, de nous intéresser à ce qui nous intéressera toujours et beaucoup plus que tout ce qui se présente aux êtres localisés que nous voulons être? Nous le pensons. N'en venons-nous pas, aussi, aux moyens propres à assurer la pleine réalisation des projets qui nous communiquent leur allure même et nous rendent en valeurs ce que nous leur opposons en guise d'obstacles? Nous le croyons. Richesse accumulée nous rend perplexes, puisqu'il en va de nous-mêmes: mais le jour où nous nous dépenserons pour hâter notre réussite, ce jour, et uniquement ce jour, sera celui de notre vérité.

Reste à proférer, et à voir haute, pour que l'univers ait accès à ce diapason, la réalité que nous ne pouvons pas, à proprement parler, circonscrire mais où nous sommes impliqués tels que nous sommes: nous nous donnerons autant à nous-mêmes que nous nous donnerons à cette tâche ardue. Cet objet d'étude qui patiente et nous attend, celui qu'on a rejeté, oublié, consciemment ou non, volontairement ou non, ce sujet qui exige tant et tant de nous, c'est précisément ce "nous" que nous aurons à reconnaître un jour ou l'autre — et c'est, peut-être, ce qui est le plus en notre possession, aussi dépossédés que nous ayons pu être.

Robert Nadeau

Le philosophe a la manie (souvent) de passer plus de temps à définir son rôle (le philosophe dans la Cité...) qu'à ne l'exercer effectivement...

Malgré que nous n'y soyons pas tout à fait parvenus, nous avons essayé dans les pages qui suivent d'échapper à cette tentation et d'apporter sur le Québec actuel une réflexion sans prétention, selon ce que nous sommes.

**Pourquoi Philosophie et société
Plaidoyer pour une revue
Vie culturelle au Québec
Vie politique au Québec
Pour une nouvelle Histoire du Québec
Une philosophie québécoise
est-elle possible?
La vie philosophique à l'Université
et au Québec**

Une philosophie québécoise est-elle possible?

"Une seule voie reste ouverte à l'esprit désireux de résoudre véritablement les problèmes: l'effort vers la saisie du contenu total. Cet effort définira la vie philosophique."

Henri LEFEBVRE

"Nous sommes un peuple qui par l'idée a constamment désappris l'homme."

Pierre VADEBONCOEUR

par Michel Pichette

Nous sommes Québécois et ce qui nous définit peut-être le plus, c'est l'écartèlement. Nous sommes de toute part un peuple disjoint, nullement ancré dans une histoire. Pour tout dire, malgré les multiples péripéties que nous avons subies, nous sommes un peuple qui est fondamentalement à la recherche de son Histoire, à la recherche d'un Nom qui colle à son entité propre et aux multiples dimensions d'une réalité à dire, à définir et à construire. Nous sommes un peuple qui se rêve plus volontiers qu'il ne se connaît et notre tâche, la plus pressante, est peut-être que nous entreprenions le cheminement d'une vraie dialectique de l'enracinement et de la parole. Nous n'aurons d'histoire propre que si nous parvenons à nous inscrire dans la multiplicité des relations qu'exige la totalité du monde dans lequel nous évoluons. La dialectique à laquelle nous sommes appelés comme peuple appelle en nous autant la découverte de ce que nous sommes que l'édification de structures politiques, sociales et économiques originales. Et partant, sans que cela devienne l'occasion d'un isolationnisme stérile, il est essentiel que nous fassions procéder toutes nos tentatives des dimensions qui nous enveloppent malgré tout et que nous avons à nommer, les dimensions physiques et spirituelles de notre pays, le Québec. C'est de l'ici et du maintenant de notre situation dans le monde, que notre vie propre doit d'abord se manifester. Il nous faut en ce sens, apprendre à réfléchir dans le lieu même de notre quotidien, sans quoi nous ne parviendrons jamais à vivre dans un monde qui porte notre nom propre.

Nous avons à prospecter ce monde qui nous environne et dans lequel notre quotidien se manifeste. Et cette prospection doit nous entraîner à explorer et à déterminer nos relations avec la nature et la société, avec le politique et le culturel. C'est dans cette perspective mul-

tiplée et totalisante que notre réflexion doit prendre corps et origine; c'est aussi à l'intérieur de ces recherches de réconciliation de nous-mêmes avec notre monde que la philosophie doit ici prendre place.

Jusqu'ici, notre philosophie s'est constituée un visage sans nom. De philosophie qui nous dise, de philosophie qui nous réconcilie avec notre monde, de philosophie qui soit constituée d'un corps québécois, il n'en n'existe pas ici. Notre philosophie est anonyme et nos philosophes sont corps et esprit ailleurs, dans l'une de ces contrées du monde où l'esprit, à ce qu'ils prétendent bien souvent, a été privilégié. Nous sommes donc plongés en plein dilemme: ou bien nous n'avons pas à espérer une philosophie qui porte l'empreinte de notre corps propre, ou bien nous entreprenons sur le plan philosophique cette dialectique de l'enracinement et de la parole dont nous avons besoin: c'est là pour nous, l'occasion de lier intimement la philosophie à notre être collectif, c'est pour nous l'occasion de nous ouvrir à une authentique vie philosophique. Comme le soulignait le professeur BRAULT, "il n'y a pas d'avenir ici pour une philosophie qui ne soit pas enracinée dans notre sol culturel, social et politique".

En quoi pourrait consister une philosophie "québécoise"? C'est à cette question que nous tenterons de répondre dans ce court essai.

De la négation à l'affirmation...

Dans un article qu'il publiait récemment dans la revue "Parti Pris", le prof. Jacques BRAULT exhortait nos philosophes à être présents ici et maintenant afin qu'ils cessent une fois pour toutes de vivre en marge de notre monde. Mais, prenait-il la peine d'affirmer, en guise d'excuse, "philosopher au Québec a toujours été le contraire d'une délivrance, car la vérité préexistait si purement et si extérieurement à la conscience que nulle initiative de la liberté n'était possible, et par là, (il faut en-



Philosopher au Québec a toujours été le contraire d'une délivrance (Jacques Brault).

tendre) ce moment de rigueur et d'angoisse où le moi se pose par un non radical et irréversible".

Nous avons été habitués à considérer la philosophie comme quelque chose qui nous dépasse infiniment. La discussion philosophique est devenue chez nous le fait de privilégiés qui s'adressaient à des privilégiés (en l'occurrence le clergé et tous ceux qui avaient de près ou de loin à justifier et à maintenir l'ordre établi). Notre philosophie est bourgeoise et elle s'adresse à la bourgeoisie pour défendre les intérêts de cette même bourgeoisie. C'est là la conséquence d'une pensée qui s'est mise servilement sous la dépendance des pouvoirs politiques, sociaux et religieux et place, en laissant pour compte le réel de notre quotidien. En fait, notre philosophie est une grande mystificatrice. Elle collabore et a collaboré avec l'ordre établi pour nous faire oublier tout à fait notre situation singulière de colonisé, passant ainsi radicalement par dessus toute la totalité de notre être propre. Notre philosophie a collaboré avec l'ordre social, politique et économique à nous aliéner. Elle nous a endormis par ses définitions et ses principes. Plutôt que de nous exhorter à la vie, elle nous a cantonné dans le refus.

Quant à l'objet de réflexion de nos philosophes, il s'est situé tout à fait dans la ligne de l'aliénation. Nous connaissons aujourd'hui beaucoup de commentateurs et de répétiteurs. Tout, autant dans les écrits que dans les paroles de nos philosophes, nous conduit inexorablement à la désincarnation, à la lâcheté et à la peur. Notre

philosophie est ainsi enveloppée dans le carcan bien dur d'une réalité dont on a pris soin auparavant de tracer les contours les plus précis. Nos philosophes sont prisonniers dans une conception de l'histoire qui ne tient pas compte de l'humain et du corporel, mais du spirituel et d'un au-delà mystérieux. Le système auquel ils ont été soumis, a d'abord pris soin d'en faire des déracinés. Et, qui plus est, en faisant d'eux des déracinés, il s'assure la collaboration d'hommes qui, en principe du moins, sont parmi les plus aptes à lire une réalité qui sera toujours tranquille. Partant a priori d'une conception qui dit non à l'immédiateté, au quotidien de la situation humaine, sous prétexte de la nécessité de passer à l'universel, notre univers philosophique est celui du non tout court à l'homme, n'ayant pour objet qu'une adhésion sans équivoque à la Vérité et à l'Universel.

Or, qu'est-ce que cette attitude sinon inverser tout à fait la démarche philosophique elle-même? Qu'est-ce sinon oublier tout à fait la condition de l'humain, qu'est-ce sinon se donner bonne conscience et ne pas tenir compte de ce qui est en face de nous, autour de nous et en nous, quand on se regarde tel qu'on est?



La réflexion philosophique ne trouve pas son point de départ dans les livres...

Nos philosophes et notre philosophie affichent le sourire mièvre de celui qui ne voit rien, ne se doute de rien, pareil à celui qui se balade, la conscience bien tranquille dans un quartier pourri de taudis. Nos philosophes sont des touristes de l'existence qui ne voient que ce qu'on veut bien qu'ils voient et, qui plus est, incapables de réagir en face du carcan qu'on leur a mis autour du cou, ils regardent en étranger, avec leurs préjugés aprioristes, ce qui se produit autour d'eux. La vie leur échappe; c'est à se demander s'ils se doutent seulement de sa présence.

Aussi ne faut-il pas se surprendre, comme le notait le prof. BRAULT, que jusqu'ici l'initiative de donner une structure intellectuelle à la vie québécoise appartient aux sociologues, aux écrivains et aux historiens. Juchés bien haut dans le ciel des idées et des vérités, nos philosophes ont les mains

propres. Ils sont tellement absents de notre vie québécoise qu'on ressent de la peine à imaginer leur existence. "Nos philosophes seraient tous confucianistes que nous ne nous en porterions pas plus mal", écrivait René GARNEAU en 1957.

Comme l'écrivait dernièrement Pierre VADEBONCOEUR, notre philosophie est "une philosophie moralisante et scolastique qui surnage curieusement sur l'univers inerte conçu par le bourgeois, en sorte qu'au-dessus d'une réalité populaire abandonnée à sa laideur et à sa tristesse se déroulent les péripéties d'un combat purement verbal où la révolution est attaquée au nom des traditions, le privilège est défendu au nom de l'ordre, la création d'une société nouvelle est entravée au nom d'une fidélité à des antiquités irrécupérables, et où sont proposées comme des valeurs de pures abstractions sans correspondances avec la dramatique condition de l'homme" (1).

Notre philosophie n'est ici présente que par les mots. Elle n'a ni vie, ni corps qui prenne racine profonde en notre monde. L'univers de notre philosophie est celui de la négation du réel et d'abord négation de ce que nous sommes nous-mêmes. Rien en elle ne peut actuellement concourir à notre ressour-

cement et à l'édification de structures qui collent à notre être. Notre philosophie a jusqu'ici marché sur la tête. Il s'agit pour nous de la remettre sur ses pieds. Il est nécessaire qu'on fasse procéder tous nos questionnements de notre situation dans le monde; plus précisément de notre situation dans un monde, le nôtre, le Québec. Alors seulement, pourrions-nous espérer une philosophie qui ne dise plus non, qui ne soit plus aliénante et qui traduise en profondeur le sens de l'existence, l'existence comprise dans toutes les perspectives de l'homme d'ici.

CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR "PHILOSOPHIE QUÉBÉCOISE"

Nous n'avons pas d'histoire. D'un autre angle, cette idée si-

(1) P. Vadeboncoeur, L'authenticité du peuple, Ed. de l'Arc, Montréal 1966, page 36.

(Suite en page 7)

Aspects de la philosophie au Québec

Nous ne savons pas dans quelle mesure le statut de la philosophie au Québec intéresse ceux qui ont choisi d'oeuvrer dans le champ de la connaissance philosophique. Les différentes conférences et les débats qui auront lieu dans le cadre de la quatrième semaine annuelle de philosophie nous permettront peut-être de réfléchir davantage à ce problème. Plusieurs articles portant sur la situation de la philosophie au Canada français, ont été publiés par le passé, dans des revues telles que *Recherches et Débats* (no. 36), *Cité Libre* et *Parti-Pris*. Il ne nous revient pas de discuter ici si elles rendaient vraiment compte d'une situation de fait. Nous sommes allés pour notre part, recueillir les opinions de M. Roland Houde, professeur à la faculté de philosophie, relativement à la situation actuelle de la philosophie au Québec et à certaines modifications susceptibles de favoriser davantage la réflexion et la recherche philosophiques dans notre contexte. Compte tenu d'une assertion qui lui est chère, à savoir ce que nous entendons n'est pas toujours ce que l'autre nous dit, nous avons tenté de mettre en forme, le plus honnêtement possible, les opinions exprimées au cours de l'entrevue. Celle-ci se divise en trois parties:

- 1) La situation de la recherche philosophique dans le milieu universitaire de Montréal.
- 2) Notre production philosophique.
- 3) Le concept de philosophie nationale.

par René Bergeron

1) La situation de la recherche dans notre milieu universitaire.

— La recherche philosophique dans notre milieu universitaire se compare-t-elle avantageusement à celle des milieux universitaires américains et anglo-saxons que vous avez fréquentés ?

— Au strict plan individuel nous croyons que la recherche philosophique dans notre milieu se compare avantageusement à celle des autres milieux mentionnés. Les restrictions que nous aurions à apporter, ne portent pas spécifiquement sur la valeur de notre cadre professionnel de recherche. Nous pouvons cependant reprocher au milieu universitaire de ne pas faciliter les rencontres nécessaires, au plan humain, dans le cours normal de notre travail. Notre milieu est constitué de telle façon que les rares possibilités de rencontre nous sont données selon des cadres bien déterminés, c'est-à-dire par des cédulas. Les milieux américains favorisent ces rencontres fréquentes autour d'une table. Ainsi dans ces milieux il est beaucoup plus facile d'entrer en contact avec les autres hommes de science alors qu'ici il semble que nous ayons besoin d'un certain protocole de présentation avant de pouvoir discuter avec les professeurs des autres facultés.

Nous reconnaissons certaines fissures, certains vides au plan de l'orientation de la recherche et de l'activité communautaire. Nous tentons présentement d'élaborer certains programmes de recherche, déterminés en fonction des différents secteurs de la connaissance philosophique. Une telle planification est nécessaire si nous voulons réaliser nos chances de développement. Notons qu'au niveau collégial la situation est encore plus ambiguë et plus difficile. Le manque de spécialisation y est latent. Ayant



“Une documentation mitée et incomplète.”

toujours eu tout à faire, le professeur, au collégial, n'a rien fait. La production philosophique dans son milieu, demeure, de toute évidence, très restreinte.

— Notre documentation philosophique est-elle convenable ?

— Ce secteur de l'activité philosophique est à repenser. Plusieurs propositions peuvent être émises à ce sujet. Nous déplorons le fait qu'il existe un certain manque de coordination entre la bibliothèque centrale et les bibliothèques spécialisées. Certaines collections importantes ne sont pas mises entièrement à la disposition des étudiants. Nous ne possédons pas de catalogues permettant à l'étudiant de savoir rapidement quel matériel est à sa disposition. Une telle situation entrave, de plus, les communications inter-universitaires. Le prestige d'une faculté est en partie dépendant de ses possibilités de communication avec les autres universités.

Notre documentation est mitée et incomplète. Notons cependant que l'université, depuis quelques années, demeure libérale dans la recon-

naissance des besoins de la bibliothèque, même si tous nos objectifs ne sont pas encore réalisés. Les fonds mis à notre disposition par le gouvernement et l'université sont valables. Le Conseil des Arts du Canada consacre présentement plus d'un demi-million en vue de promouvoir certains projets d'acquisition de documents qui ne sont pas présentement à notre disposition. La faculté de philosophie a pour sa part, soumis trois projets au Conseil des Arts. L'un d'eux relève de l'Institut de psychologie. Les deux autres nous concernent plus spécialement. Nous avons soumis un premier projet d'acquisition d'un fond de documentation pour la période de la Renaissance. Le second projet nous touche de plus près. Il porte sur la récupération des écrits philosophiques faits au Canada par des Canadiens et des étrangers et sur l'acquisition des thèses de nos Canadiens dans les universités étrangères. La réalisation de tels projets permettra de mettre à la disposition des historiens de la philosophie au Canada, une documentation actuellement inexistante. De plus, il faudra un jour faire l'inventaire du fond philosophique de la province.

2) Notre production philosophique.

— Avons-nous une production philosophique ? Quelles en sont les caractéristiques ?

— Notre production philosophique mérite d'être prise en considération. Les publications de l'Institut des sciences médiévales et celles des Presses de l'Université de Montréal font partie de notre production. Certains professeurs de la faculté dont M. Rioux, M. Décarie et le père Camille Bérubé ont publié leur ouvrage chez ces éditeurs et ce en collaboration avec la librairie philosophique J. Vrin ou les Presses Universitaires de France. Ceci est une preuve parmi d'autres, que nos publications sont connues à l'étranger. Vous trouverez dans le Bulletin Semestriel de la Société de Philosophie de Montréal (Vol. I, no. 1) une liste de livres publiés par des auteurs canadiens et des professeurs invités à l'Université de Montréal, de 1960 à 1965. Enfin, la revue *Dialogue* nous donne souvent des recensions de volumes écrits par des auteurs canadiens. Autant de faits méritent d'être connus si nous voulons connaître le statut de la réflexion philosophique telle qu'elle se fait dans notre milieu.

— Parlez-nous maintenant de la revue canadienne de philosophie: *Dialogue*.

— Cette revue canadienne de philosophie a été fondée en 1962. Messieurs Venant Cauchy de l'Université de Montréal et Martyn Estall de l'Université Queen sont en charge du comité de rédaction. Ce comité est secondé par un comité consultatif groupant des membres de différentes universités (canadienne, française, allemande, anglaise et américaine). Une telle contribution a permis à la revue, d'être reconnue et appréciée internationalement, un an seulement après sa fondation.

— Nous pouvons nous demander comment il se fait, étant donné le statut international que vous lui reconnaissez, que la revue *Dialogue* est imprimée à Bruges, en Belgique, par les presses Ste-Catherine ?

— Plusieurs raisons pourraient être évoquées pour rendre compte d'une telle situation. Nos éditeurs canadiens-français, entre autres, ne semblent pas suffisamment qualifiés ou intéressés à développer tous les éléments nécessaires à l'impression de la revue. De plus, il en coûte moins de faire imprimer la revue en Belgique qu'ici. La situation de *Dialogue* n'est pas exceptionnelle. *The Review of*

Metaphysics, revue philosophique américaine, est elle aussi imprimée en Belgique. Reste à savoir si cela justifie les Presses de l'Université de Montréal de ne pas faire les démarches pour grouper les effectifs nécessaires à une telle édition. Comment se fait-il que les Presses de l'Université de Montréal ne voient pas là un moyen efficace de favoriser les échanges et ajouter au prestige de l'Université ? Il ne nous revient pas de répondre à cette question. Une telle réponse relève des directions conjointes, et des Presses et de la Revue.

3) Le concept de philosophie nationale.

— A quoi correspond en votre esprit, le concept de philosophie nationale ? Comment une philosophie nationale s'identifie-t-elle ?

— Le concept de philosophie nationale renvoie à notre avis, à une façon philosophique de traiter et d'envisager les problèmes attenants à une situation de fait. Ainsi dans notre contexte la philosophie abordera philosophiquement les problèmes du Québec. Nous ne sommes pas particulièrement enclins à parler de la philosophie. L'orientation et les objectifs de notre travail dans le champ de la connaissance philosophique en témoignent. Pour nous ce qui existe et ce qui est plus significatif est l'adverbe philosophiquement. Au niveau de la vie ordinaire, d'un contexte humain et du quotidien, le philosophe possède une méthode propre d'envisager les problèmes en vue d'en découvrir toutes les composantes. Situé par profession dans le monde des idées, le philosophe coopère à sa façon à la vie sociale. Il est un agent dont le travail est orienté vers la recherche de toutes les implications d'un problème. Il doit voir à ce que toutes les possibilités aient été entrevues et explicitées. Le règlement du problème donné ne lui incombe pas et ne relève pas directement de sa fonction.

Outre ce premier aspect, nous pouvons dire qu'une philosophie nationale se réduit à des statistiques de production. Une tradition philosophique est composée de plusieurs éléments. Nous pouvons parler de tradition pédagogique au sein de laquelle nous faisons une distinction entre tradition manuelle et tradition didactique. Ce type de tradition constitue d'abord un phénomène local et offre très peu d'ouvertures dans la perspective d'une reconnaissance internationale. Besoin est dans ces conditions de connaître la nécessité d'un nouveau type de tradition pouvant se définir comme présence au sein des différentes associations de philosophie. Nous n'avons ici que très peu exploité ce type de tradition nous per-

(Suite en page 6)

Sur la vie politique du Québec

Tant d'analyses ont déjà vu le jour sur la vie politique du Québec qu'on hésite à recommencer un autre examen de la question. Sociologie, histoire, économie, littérature ont toutes essayé de démêler le vivant fouillis que constitue la politique québécoise — plus ou moins heureusement — de sorte que l'on peut se demander ce qu'apportera de neuf une analyse qui se veut philosophique. Par ailleurs, tout examen de la vie politique québécoise pose ici une difficulté de principe: l'examineur est à la fois juge et partie. Je suis Québécois; je ne prétends aucunement me métamorphoser en apatride bienveillant pour la circonstance; et pourtant, je dois essayer de circonscrire le sens "philosophique" de la vie politique québécoise ou, du moins, l'analyser "philosophiquement".

Vu l'abondance de commentaires qu'a déjà suscités notre vie politique, vu aussi mon appartenance à la collectivité dont j'entends parler, vu enfin l'impossibilité qu'il y a pour un homme de parler de son pays sans parti-pris, sans préjugés et sans secrets espoirs, cette analyse ne prétend ni à l'exhaustivité ni à la nouveauté absolue. Tout au plus entends-je mettre en relief certains points de la réalité politique québécoise qui apparaissent particulièrement significatifs, certains thèmes qui recèlent peut-être le sens "philosophique" — si tant est qu'existe un tel "sens philosophique" — de la vie politique du Québec, et ainsi transformer en conscience une expérience vivante.

Pluralisme idéologique et logomachie

Après une longue adhésion — plus ou moins explicite, plus ou moins universelle, mais du moins officielle — au principe de la Vérité et de l'Autorité, le Québec s'est rendu compte qu'il existait plusieurs vérités ou plusieurs manières de formuler la vérité. Un des faits les plus significatifs de la vie politique québécoise depuis quelque années est l'irrésistible passage du monolithisme idéologico-culturel au pluralisme. C'est évidemment un fait qui n'est pas que politique: d'abord et avant tout sociologique, le pluralisme a progressivement gagné la vie politique. Aujourd'hui, une pluralité de doctrines, d'idéologies se meuvent assez librement dans l'horizon politique québécois. Certaines acceptent le régime socio-économique actuel, tout en visant à l'améliorer: c'est le réformisme du gouvernement et de l'opposition officielle; d'autres mettent radicalement en question tant les cadres politiques que l'infrastructure socio-économique. Si l'on pouvait dire, il y a cinq ans, "Feu l'unanimité", à fortiori peut-on constater aujourd'hui

d'hui la valse des idéologies et des doctrines qui assaillent la vie politique québécoise. Or, ces doctrines, ces idéologies sont de moins en moins confinées à de petites chapelles d'intellectuels: le feu de paille créditiste, la montée du NPD, l'activité du syndicalisme sont autant de phénomènes établissant que le Québec est passé, dans sa vie politique de l'ère de la Vérité, une, officielle, sainte et autoritaire, à une ère où coexistent des pensées, des idéologies multiples, plus ou moins critiques de la situation actuelle, plus ou moins utopiques.

La conséquence de l'accession du Québec au pluralisme des idéologies politiques, c'est le risque de l'aliénation sémantique. Depuis l'éclatement du monolithisme culturel, un vocabulaire politique nouveau a vu le jour ici. Des vocables explosifs sont devenus monnaie courante: capitalisme, colonialisme, indépendance, liberté, socialisme, révolution, bourgeois, prolétaire, voilà quelques-uns des termes dans lesquels s'expriment les nouvelles idéologies politiques québécoises. Or, deux questions me semblent se poser avec acuité: tout d'abord, si ces termes qui viennent d'être évoqués et ceux de même famille, ont (ou ont eu) un sens en eux-mêmes, quel sens ont-ils dans la conjoncture québécoise? La liberté dont parlent vaillamment les tenants de l'ordre actuel est sans doute réelle, dans certains cas, mais quelle est la liberté du chômeur québécois? Le prolétariat existait bien quand Marx le voyait, mais qu'est-ce que ce terme signifie précisément au Québec? Si les termes qu'affectionnent les idéologies québécoises ne sont pas rechargés de sens, remplis de signification par un contact étroit avec la réalité québécoise, n'allons-nous pas vers une gigantesque logomachie? Telle serait la conséquence de

l'aliénation sémantique. Je ne dis pas qu'il y ait actuellement aliénation sémantique dans la vie politique québécoise; c'est toutefois un danger réel. Le pluralisme idéologique est une caractéristique dominante de la vie politique québécoise actuelle; l'aliénation sémantique, le risque d'une logomachie sont les conséquences de ce pluralisme.

Les choix et la liberté

Sortie du monolithisme idéologique, la vie politique québécoise a abandonné les "politiques de bout de chemin". Pour s'en convaincre, il suffit de constater le prodigieux accroissement du budget gouvernemental et les politiques mises en oeuvre depuis cinq ans. On parle de "politique de grandeur" et les Québécois disent: "maîtres chez nous". Ces faits révèlent une autre caractéristique de la vie politique du Québec: l'heure est venue des grands choix.

En fait, la collectivité québécoise se trouve placée devant deux grands choix étroitement solidaires l'un et l'autre: quel sera l'avenir politique du Québec et comment sera aménagée la société québécoise? Le Québec sera-t-il indépendant? jouira-t-il d'un "statut privilégié"? sera-ce un "Etat associé"? Tel est le problème politique; à vrai dire, cette question n'a jamais été complètement absente de la vie politique québécoise; cependant, depuis cinq ou six ans, elle a été réanimée et ramenée sur la place publique. Par ailleurs, comme toutes les collectivités humaines, le Québec doit envisager la manière dont la société sera aménagée: socialisme, capitalisme "amélioré", Etat-providence, sont autant de possibilités qui s'offrent. Ces deux grands choix constituent la toile de fond de la vie politique québécoise et la collectivité québécoise se sent chaque jour sollicitée par eux. Or, elle devra répondre si elle ne veut pas que l'on réponde pour elle; ce qui caractérise particulièrement la vie politique du Québec à l'heure actuelle, c'est que l'on cherche à répondre aux questions relatives à l'avenir collectif, et les multiples idéologies qui peuplent la vie politique québécoise sont autant d'essais de réponses. Les réponses ne sont pas instantanées; cependant, après avoir longuement somméillé, le Québec s'est rendu compte des problèmes qu'il devait envisager.

Si, pour la vie politique québécoise, l'heure est venue des grands choix, l'heure est également venue de la liberté. Cette liberté dans la vie politique du Québec n'est pas tant la liberté des individus que la liberté de la collectivité elle-même. Acceptant de faire face à des choix fondamentaux, la vie politique québécoise accepte également d'être libre. La nationalisation de l'électricité, la création d'un ministère de l'Éducation, la signature d'accords avec des États étrangers, la lutte livrée au gouvernement fédéral sont autant de manifestations d'une liberté à laquelle avait jadis renoncé la vie politique québécoise pour se confiner dans les politiques de bout de chemin. Assurément, le Québec ne peut pas faire d'un seul coup tout ce qu'il veut; mais il commence à vouloir et à agir pour donner suite à ses volontés, et c'est ce qui manque du sceau de la liberté à la vie politique. Depuis un siècle, le Québec se laisserait porter par le flux et le reflux de la marée confédérale; depuis quelques

vie politique québécoise est celui de l'identité québécoise.

Il y a en ce pays des gens qui parlent une langue et il y a en ce pays des gens qui parlent une autre langue. Sont-ce là deux variétés d'une même espèce habitant le même enclos? ou sont-ce plutôt deux espèces différentes, réfractaires l'une à l'autre, que l'on aurait encloses dans une même cage? Pour certaines, la réponse ne manque pas de clarté: la nation québécoise existe, tant colonisée et exploitée soit-elle; ou encore, la nation canadienne seule existe, et elle parle deux langues. Pour la majorité, le problème reste entier. Or, ce problème empoisonne tous les autres — ou, ce qui revient au même, la solution des autres problèmes est suspendue à celui-ci.

En effet, le Québec pourra difficilement décider de son avenir politique tant qu'il ne sera pas assuré positivement de son identité. L'indépendance, le statut particulier, le statut d'Etat associé prennent sens quand celui qui l'exige a une raison de



(Photo Daniel Rémi)

"Démocratie, participation: l'heure des grands choix est venue..."

années, il veut reprendre en main sa destinée et agit en conséquence. La vie politique québécoise, c'est une liberté qui prend conscience d'elle-même, qui découvre ses muscles et qui les met à l'oeuvre.

Evidemment, l'avenir du Québec est loin d'être assuré et l'on n'a pas encore répondu clairement et franchement aux questions fondamentales. Cependant, l'on a accepté de regarder ces questions en face et l'on a choisi de faire quelque chose. Ce qui a bouleversé la vie politique du Québec, depuis quelques années, c'est un processus de maturation qui se manifeste par le pluralisme idéologique, par les questions qui surgissent sur la place publique, par une volonté d'agir. Mais un drame profond marque encore la vie politique québécoise.

Le malheur de la conscience québécoise

Indéniablement, le Québec a pris conscience de lui-même depuis quelques années: les arts, particulièrement la chanson, en font foi. Le malheur vient de ce que le Québec n'est pas certain de ce dont il a pris conscience en prenant conscience de lui-même: le drame profond de la

la faire. Or, le Québec a-t-il une telle raison? S'il n'a pas d'identité propre, on voit mal comment il en viendrait à exiger un statut spécial. Et tant qu'il ne sera pas pleinement assuré quant à son identité, il manquera de la cohésion et de la détermination pour arrêter ses exigences. Il en va de même pour le problème de l'aménagement de la société quand l'on sait combien, dans certains secteurs, le gouvernement du Québec est impuissant, en raison de son appartenance à la Confédération.

La vie politique du Québec subit constamment l'influence de ce problème crucial de la conscience québécoise. Les idéologies qui peuplent notre vie politique, les dilemmes qui la confrontent, la liberté qui l'anime se ressentent de la question de l'identité québécoise. Sans doute mieux vaut-il être conscient de soi qu'inconscient de soi; encore faut-il trouver au fond de sa conscience de soi un visage que l'on reconnaisse comme soi, sinon l'on s'enfoncé dans une brumeuse incertitude. Or, tel est le malheur de la conscience qué-

(Suite en page 6)

Vie culturelle

Après observation des phénomènes récents qui ont caractérisé la plupart des formes d'art qui avaient trouvé une expression "personnelle" au Québec, nous sommes en mesure d'avancer que notre culture a atteint un deuxième palier.

En effet, il a fallu beaucoup de temps à nos écrivains et artistes pour que ceux-ci arrivent au premier niveau essentiel à l'identification d'une culture : l'expression folklorique.

Cette première expression dans l'histoire d'une société s'identifie par la prise de conscience d'une situation culturelle qui caractérise la collectivité à laquelle l'artiste ou le penseur appartient et par une fierté d'ordre purement psychologique qui aboutit à la volonté de DIRE aux autres cette forme originale de vivre que l'on a découverte.

Cependant ce palier folklorique, conséquemment à la définition que nous venons d'en donner, se caractérise par une projection plus ou moins naïve qui ne pense pas à tenir compte de la position de celui qui recevra le discours. Ainsi, la plupart des premières oeuvres créées au Québec (et ceci est normal sans doute) n'avaient de sens que pour les Québécois et, exportées perdaient toute la puissance du message qu'elles semblaient comporter. Dépouillées du contexte dans lequel elles avaient été formées, ces expressions... n'exprimaient plus rien. Le film de Gilles Groulx "Le Chat dans le sac", le théâtre de Félix Leclerc ou la littérature d'un Léopold Desrosiers ne résistaient pas à ce dépaysement.

La portée folklorique d'une expression ne tend pas, comme on pourrait le penser d'abord, dans la reconstitution des habitudes de vie que l'on retrouve dans une oeuvre, mais bien dans la mentalité régionale de celui qui a voulu dire quelque chose.



Vigneault: ... il transcende son folklore!

"Le Cassé" de Jacques Renaud, bien qu'il soit extrait exclusivement de notre quotidien dans son plus évident pittoresque, est beaucoup moins folklorique que "Les Angoisses et les tourments" de Léopold Desrosiers, roman qui par le fond pourrait prétendre se vivre dans quelque lieu que ce soit, mais qui, par la forme, n'est pas en mesure de s'appliquer en dehors d'une certaine mentalité, d'une certaine chapelle.

Aquin (écrivain), Riopelle (peintre), Dubé (dramaturge), Ferland (chansonnier)* ont dépassé le palier folklorique. Ce qu'ils disent n'a pas de la valeur seulement en fonction d'une société du temps et du lieu où cela a été dit. Le deuxième palier de la culture d'une société, palier où l'on ne se parle pas seulement à nous-mêmes, a été at-

teint parce que ces auteurs, loin de vouloir "faire universel", se sont au contraire servi de leurs conditions de vie, ont assumé la limite de leur valeur et c'est ainsi qu'ils l'ont transcendée. Loin de snober leur origine, loin de vouloir oublier le vécu qui avait indéniablement formé leur façon de penser, loin aussi de vouloir chanter vainement le pittoresque de leur situation et ainsi se contenter de travailler, en quelque sorte pour le bureau touristique de la province, ces créateurs ont réussi ce qu'ils s'étaient obligés de vouloir faire: assumer leur situation (politique, religieuse... etc.), la faire assumer aux gens autour d'eux et s'en servir pour les gens de l'extérieur.

C'est ainsi que ce deuxième palier atteint, nous voyons maintenant paraître différents "produits" libérés de la schizophrénie qui avait auparavant fait accepter si naïvement tout ce qui se faisait.

L'esprit critique naît, les idoles se font de plus en plus rares. Le livre et le disque n'acquièrent plus leur valeur simplement en ce qu'ils existent.

Le snobisme qui avait fait rejeter aux auteurs leur situation et le chauvinisme des pseudo-patriotes qui avait consacré ces auteurs disparaît de plus en plus avec la production d'oeuvres affranchies, saines et libres.

Certes nous ne parlons pas ici dans une optique chronologique. Il continue présentement à se faire des choses motivées par des intentions repliées sur elles-mêmes. "Les Temples", les manifestes révolutionnaires de Péloquin-Lemoyne, les nouveaux manuels de catéchèse, édition revue, corrigée et augmentée sont autant d'exemples types de pensées folkloriques déguisées.

Il s'est formulé par contre, bien avant la parution des "Insolences", bien des réflexions dignes d'une plus grande consi-

dération. Emile Nelligan et Borduas ont indéniablement, que l'on pense ce que l'on voudra de ce qu'ils ont dit, dit ce qu'ils avaient à dire de la "belle" façon.

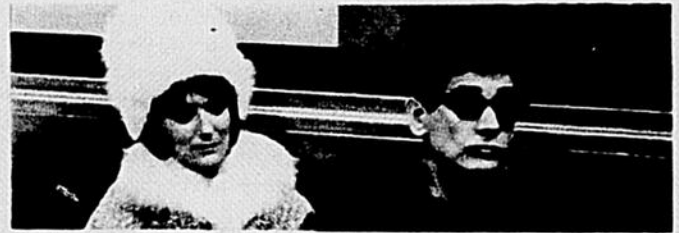
Aujourd'hui que les critiques commencent à être vraiment critiques, que le "joual" n'est plus quelque chose à éviter par un langage pseudo-européen ou à prôner grâce à une défrustration adolescente tradive mais bien que le "joual" commence à être pris au sérieux, c'est-à-dire remis en question de façon oblique, nous pouvons croire à un

prochain niveau qui sera encore plus serein, plus réfléchi et plus scientifique que le deuxième que nous commençons à vivre.

Que ce que je viens de dire soit valable pour une quantité de plus en plus grande de population, c'est encore une réalité que nous constatons tous les jours avec, enfin un sentiment efficacement heureux.

Claude GAGNON

*Les parenthèses sont au service de ceux qui n'ont pas le temps de s'engager dans un souci culturel



La vie heureuse de Léopold Z: beaucoup plus du cinéma que du cinéma canadien!

Texte, choix de photos et légendes Claude Gagnon

(Suite de la page 7)

Plutôt que de réfléchir du dehors sur l'homme, c'est à partir de lui et cela, dans la manifestation totale de son extériorisation quotidienne dans le monde, que la philosophie doit aller chercher sa direction. Une phénoménologie du réel québécois pourrait alors faire lever le sens qui se cache derrière la réalité humaine d'ici, considérée sous l'angle du dynamisme et de l'action.

CONCLUSION

Jusqu'ici la philosophie est passée tout à fait en dehors de nous, tout en y laissant une marque: celle de la colonisation.

Partant de cet héritage, il s'impose donc avec nécessité pour nous, de mettre la philosophie elle-même en question afin de voir le plus exactement possible ce que nous pouvons en tirer aujourd'hui. Cette mise en question doit se faire dans une situation qui est nôtre, c'est-à-dire dans la perspective d'une vie québécoise qui se fait de plus en plus dans la conjonction de la pensée et de l'ac-

tion. Si une philosophie québécoise est une réflexion faite à partir d'une vie humaine, la nôtre, qu'on met en question, cette philosophie ne peut oublier que toute la problématique de l'homme d'ici s'inscrit dans des questions précises qui sont celles de la liberté. Et de plus, la perspective qu'elle doit viser doit être totale, parce que c'est du problème de l'existence totale du québécois qu'il s'agit.

Parler en ces termes de la philosophie, et plus précisément d'une philosophie québécoise, c'est on ne peut plus exiger du philosophe l'acte d'humilité qu'il n'a pas été souvent enclin à faire; à savoir réfléchir sur du contingent, sur un domaine, la vie, qui se trouve bien loin des réponses toutes faites. Mais est-ce s'humilier vraiment que de réfléchir sur l'homme en lui reconnaissant toutes ses relations au monde, et à autrui? Est-ce tant s'abaisser que de partir de la réalité d'un homme qui ne parvient pas encore à se définir, parce que aliéné dans toutes les dimensions de sa vie?

(Suite de la page 5)

béquoise, malheur qui colore toute la vie politique du Québec.

Ce sont là, ce me semble, trois traits dominants de la vie politique québécoise; recèlent-ils un "sens philosophique"? Je dirai que la vie politique québécoise — analogue en cela à celle des pays nouvellement émancipés du Tiers-Monde — constitue une double recherche d'une identité collective et d'un ordre social juste et humain. Ces tâtonnements des hommes politiques, le bruit des idéologues, les incertitudes et les hésitations de la collectivité témoignent d'un peuple qui se cherche et qui cherche à vivre dans des cadres plus humains, plus justes. Si cette double recherche, marquée aussi bien de

progrès que de reculs et d'exaspérantes stagnations, doit réussir, l'avenir seul le dira — car les hommes demeurent, malgré tout, imprévisibles.

Claude CORBO

(Suite de la page 4)

mettant de nous faire connaître en tant que philosophes du Québec. Nos statistiques de production relèveraient de ce type de tradition. Le recensement, non seule-

(Suite de la page 8)

revendication réelles mais écrasés et tués par l'autorité (révolution de 1837, apparition du prolétariat, naissance et croissance du syndicalisme). Une histoire d'où ils ne soient pas absents. Une histoire qui soit

ment de nos écrits mais aussi de nos collections et du contenu de nos bibliothèques constitue un des moyens susceptibles de nous faire connaître et de nous empêcher de vivre dans un milieu fermé sur lui-même.

Enfin à un niveau strictement local, mentionnons que les différents mouvements de pensée exprimés dans des revues telles que Parti-Pris, Cité Libre et Maintenant peuvent être considérés comme des manifestations d'une philosophie nationale.

autre chose qu'une longue soumission silencieuse.

L'histoire devra montrer dans les faits qu'il est possible sinon d'obtenir justice du moins de la revendiquer. Et si elle n'est qu'une longue souffrance, que cette souffrance soit étalée, racontée, décrite; dans le specta-

cle de la souffrance et de l'injustice, il y a déjà l'étincelle qui peut allumer la révolte et la quête de la liberté.

Nous avons à définir ici quelle allure prendra la révolte, quelle liberté nous voulons. Mais nous ne le ferons qu'en refaisant notre histoire. Celle du passé et celle du présent.

Puisque l'homme a besoin d'un passé où s'enraciner et se connaître, il sera alors possible aux Québécois de rencontrer dans leur passé une image

d'eux-mêmes qui les projettent vers l'avenir, les motivent à grandir et à se libérer.

Une telle tâche n'est pas simple. Elle suppose outre une connaissance des faits historiques, une capacité de démêler les valeurs impliquées dans notre naissance actuelle, de les mieux formuler, définir et de les appliquer ensuite à une nouvelle lecture des faits historiques. Mais une telle tâche s'impose. Je ne voudrais ici qu'en avoir reformulé la nécessité.

Une philosophie québécoise est-elle possible? (... suite)

gnifie surtout que notre histoire est presque sans articulations, ne témoigne guère de passages successifs et opérés par nous-mêmes, d'un état à un autre. De la même façon, nous n'avons pas de philosophie qui traduise notre affrontement dans le quotidien avec toutes les dimensions de notre monde propre. On nous a longtemps accusés de n'avoir de prise que sur les idées des autres. Cela se comprend; nous n'étions pas habitués à la parole. Mais aujourd'hui, notre philosophie n'a de prise que sur l'idée, sur ces abstractions qui servent de critères moraux et d'impératifs anonymes à nos allées et venues. Nous n'avons rien qui marque notre possession du monde, une possession de la signification de notre monde. Notre philosophie est de nulle part, elle est absente de la vie même que nous parcourons. Et elle n'existera véritablement pour nous, que le jour où elle aura entrepris un corps à corps avec notre quotidien.

Il s'impose donc que nos philosophes se débarrassent d'un seul coup de cette frousse terrible qui les a éloignés jusqu'ici d'un affrontement avec la vie. Il s'impose qu'ils se mettent à nu devant les questions, qu'ils parviennent à se sentir si mal devant certaines questions, que vienne jusqu'à eux la nécessité de compromettre les assises mêmes de l'image qu'ils se sont faits de la philosophie et du philosophe. Nos philosophes doivent cesser de se considérer en premier lieu comme des citoyens du monde. D'autre part, il n'y aura pas ici de philosophie enracinée, tant que nos philosophes ne se seront pas mis au pas des problèmes qui accaparent l'existence quotidienne du Québécois, c'est-à-dire, tant qu'ils ne se seront pas d'abord sentis eux-mêmes — physiquement et spirituellement — Québécois.

La réflexion philosophique ne trouve pas d'abord son point de départ et de provocation dans les livres, mais dans un quotidien particulier au sein duquel on se trouve en lutte. Qu'elle protège du milieu allemand, français ou américain, la réflexion philosophique naît d'abord à partir d'une mise en question de l'homme total en face d'un quotidien. C'est en ce sens qu'on peut parler d'une philosophie québécoise, américaine ou allemande. Tant que le quotidien québécois n'aura pas incité au questionnement et n'aura pas provoqué l'inquiétude, on ne pourra espérer rencontrer ici même, une philosophie qui traduise nos dimen-

sions. Tant que le questionnement philosophique ne sera pas inscrit dans le rythme particulier qui nous anime, notre philosophie sera incapable de nous mettre sur le chemin d'une vision de l'homme exprimée dans un langage qui est le nôtre, parce que sentie et éprouvée aux sources mêmes de notre vie. Aussi longtemps que notre philosophie restera accrochée aux abstractions et aux universaux logiques, elle sera incapable de transformer cette vision anonyme en une réalité, la nôtre, que nous éprouvons d'une manière tout à fait singulière, différente de l'allemand ou du français.

Nous n'avons que faire des commentateurs et des répétiteurs. Il nous faut des philosophes qui soient à même de nous exprimer. Des philosophes qui puissent traduire une vision de l'homme qui, avant de correspondre à une conception à laquelle tous les hommes croient, procède de notre quotidien et nous exhorte à y vivre consciemment et dynamiquement pour des motivations qui vaillent existentiellement. Il nous faut une philosophie qui dise en nos termes et en nos symboles la réalité que nous sommes. Nous avons ici même un homme à définir et à inciter à la vie: le Québécois; cela devrait nous accaparer pour un bon moment.

Notre philosophie doit se mettre à l'apprentissage d'un devenir conscient de plus en plus aigu pour pouvoir enfin arriver à dire et à radicaliser des questions dont le fondement nous soit familier, intime, parce que d'ici.

Nous subissons tous, chaque jour, un monde d'ustensiles, d'objets et d'idées qu'une philosophie bien pensante nous fait assimiler en toute quiétude. Nous avons besoin de faire lever le sens de ce qui nous entoure et nous constitue d'autant plus que tout autour de nous collabore à nous faire oublier ce que nous sommes. Notre propre univers se trouve camouflé et nous sommes ainsi incapables d'être Québécois avec tout ce que cela implique de tensions et de perspectives originales. Il est difficile d'être Québécois parce qu'il faut l'être envers et contre des structures qui cherchent sans cesse à faire taire l'homme d'ici qui se manifeste. Nous n'avons jamais su ce que c'était que de dire au grand air, à l'air frais, ce qu'il y avait au-dedans de nous-mêmes. Nous n'avons fait que répéter ce qu'on nous mettait sur les lèvres. Nous avons été dupes d'un ordre établi, parce qu'il nous a faits tels, c'est-

à-dire contre la liberté, contre nous-mêmes. Nous n'avons jamais appris à être libres; on nous a dit que nous étions libres, avec des mots tellement bien enrobés de sucre que nous y avons cru. Nous avons été contraints à croire que la liberté, c'était ne pas être libre. Et notre philosophie, fut au premier rang des promoteurs de cette aliénation.

La tâche essentielle d'une philosophie québécoise devrait être d'entreprendre la libération de l'homme d'ici, et cela dans toutes les sphères où s'exerce son activité. La philosophie québécoise doit oeuvrer à libérer tout à fait l'homme dans ses relations avec le monde qui l'entoure. C'est peut-être en suivant cette démarche de libération, que notre philosophie pourra finalement s'enraciner dans le lieu même de notre vie.

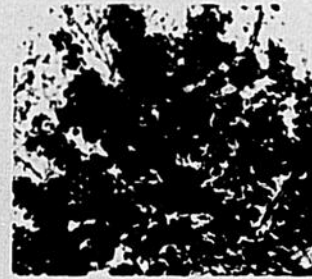
UNE PHENOMENOLOGIE DU REEL QUEBECOIS

La philosophie habite l'histoire et la vie. Elle doit s'installer en leur centre, au point où elles sont avènement, sens naissant. Elle s'ennuie dans le constitué, dirait MERLEAU-PONTY. Et, dans cette entreprise de pénétration du sens des choses, elle se doit sans cesse d'ajouter à la connaissance de la vie et de l'histoire, l'expérience de cette vie et de cette histoire. Or cette vie et cette histoire ont au plus profond d'eux-mêmes une singularité qui demande à se manifester et à être dite.

La philosophie n'est pas une construction d'a-priori, mais une réflexion sur du vivant, en vue de rendre la plus grande justice possible à une interprétation qui porte elle-même, à un plus au point, sur la vie. Convier la philosophie québécoise à être une phénoménologie du réel québécois, c'est d'abord exiger du philosophe lui-même qu'il sente, ici même, la nécessité de critiquer notre réalité, à tous ses plans et dans toutes les dimensions qu'elle lui offre. Il est difficile d'imaginer une philosophie et des philosophes qui partageraient d'autres objets que ceux-là. Cette réalité est "vie" au sens le plus total du terme; cette vie est humaine, matérielle, physique autant que spirituelle. Comment en rendre compte, ici, au Québec, sans d'abord critiquer tout le monde de préjugés qui nous a jusqu'ici fait marcher à côté des dimensions réelles de l'homme, comprises dans leur réciprocity. Comment rendre compte de l'humain sans partir de l'humain lui-même, et de l'humain que nous connaissons, que nous expérimentons dans le quotidien. Un rôle d'abord critique

de la philosophie aurait pour effet de nous mettre sur le sentier de l'homme libéré. Cette réflexion exhaustive aurait pour résultat d'expliciter la situation de l'homme québécois et partant, de tracer les premiers pas d'une libération totale. Une critique philosophique de l'homme québécois, ce serait en définitive une réflexion critique sur la structure du monde québécois faite à la lumière de l'homme libéré dans tout le champ de son activité humaine.

Au fond, il ne pourra y avoir de réflexion et de vie philosophique ici, et nous ne pourrions rien attendre d'elle, tant qu'elle ne s'inscrira pas d'abord dans la ligne du risque et de la mise en question qu'exige la négation d'un ordre et de structures qui ont jusqu'à ce jour enfoui sous terre la vie réelle de l'homme, au nom d'un mépris avoué de sa nature.



Structure du monde

Nous ne sommes pas des cerveaux ambulants, pas plus que nous ne sommes des robots; nous sommes à la fois corps et esprits. Nous sommes des hommes, et voilà tout. Nous n'avons que faire d'une finitude toujours ramenée au rang de la déchéance. Notre finitude est faite du réseau de liens qui nous unit au monde et à autrui, et ce n'est pas en nous privant de cette dimension que nous parviendrons à être dans le monde, ici et maintenant, suffisamment libres pour nous manifester avec ce que nous pouvons avoir d'infinitude. La philosophie dans laquelle nous baignons aujourd'hui est une philosophie angélique. Elle nous aliène, nous fait repousser et dédaigner la création et la construction; elle nous met à l'écart de toute mise en question et de toute révolution. Or nous avons besoin d'une révolution, et d'une révolution qui soit plus qu'idéologique; une révolution de la pratique autant que de l'idée, pour nous libérer et nous manifester humainement, c'est-à-dire, en perpétuelle conjonction avec le monde et autrui. Une philosophie du réel québécois doit arriver à dégager tous les fils et toutes les perspectives qui ressortent de notre situation singulière. Nous n'avons pas be-

soin d'être armés contre tel ou tel système idéologique, politique ou social; ce dont nous avons le plus besoin et ce dont nous avons le plus besoin aujourd'hui c'est de savoir le sens de notre être collectif, le sens de notre présence au monde, le sens aussi de la vie que nous menons et aurons à mener en tant que personne communautaire à l'intérieur du monde bien précis qui est le nôtre.

Nous sommes plongés dans un non-sens qui se reflète juste dans le moindre de nos gestes. Notre être collectif est lui-même insignifiant. C'est le rôle de la philosophie québécoise de nous mettre, en tant que peuple, sur la voie de la signification. L'un des rôles de notre philosophie devrait être de nous ramener au centre où nous deviendrons nous-mêmes en nous insérant tout à fait dans une réalité quotidienne qui porte notre nom et notre marque. Son rôle consisterait ainsi à nous mettre sur le chemin de notre intériorité réelle et de nous aider à comprendre le sens fondé de l'aventure révolutionnaire qui s'impose à nous avec force.

La philosophie trouve son sens dans la présence. Et pour nous, aujourd'hui, au niveau de la réflexion philosophique, il s'impose que nous tenions compte d'une seule réalité — en elle-même totale —: notre vie de relation au monde et à autrui. Tout ce que nous esquiverons par lâcheté ne se présentera plus. Or, rien de ce qui se manifeste en nous et autour de nous ne doit nous échapper si nous voulons seulement saisir et connaître le sens de notre appartenance au monde dans lequel nous sommes, le Québec. C'est seulement en empoignant le temps et l'espace qui sont nôtres aujourd'hui, que nous ferons lever le sens sur notre histoire, et que nous nous engagerons dans l'historique, dans un mouvement de libération totale.

Nous avons besoin à un plus haut point d'être réconciliés avec la vie. Et ce n'est qu'une fois cette réconciliation effectuée et articulée que nous pourrions nous exprimer adéquatement et librement dans nos relations avec la nature, avec l'homme et avec l'histoire. La philosophie aura alors substitué l'idée à une philosophie qui réconcilie authentiquement la pensée et la vie. Nous avons été aliénés par l'idée sur le plan même de la pensée. Notre désaliénation ne se fera sur ce plan que dans et par une philosophie du réel qui nous réconcilie tout à fait avec nous-mêmes et qui nous fasse avancer sur la voie d'une humanisation dans la nature, la société et l'histoire.

(Suite en page 6)

Notre Histoire est une des pas pires (verset de NOTRE hymne national) par Guy Lafleur

L'histoire du Canada telle qu'on me l'a apprise à la "petite école" m'a enseigné qu'il y avait deux ennemis: les Anglais et les protestants (il arriva que ce furent les mêmes). Même dans les cas où je pus pousser plus loin qu'au milieu du XIXe siècle, on m'apprit qu'il y avait un autre ennemi: le prolétariat ou les simples gens auxquels il arriva malheur! de ne pas toujours obéir à Mgr Bourget et au notaire Lepotiron et d'être suspects de socialisme.

Je prétends que cette histoire était fausse. Malheureusement, elle a eu le temps de me pénétrer, de me façonner et avec moi, 5 millions de Québécois ont subi le même sort qui doivent désapprendre progressivement que les plus grands ennemis, ce n'était peut-être ni les Anglais, ni les protestants ni le prolétariat et qui appellent une histoire correspondant mieux aux valeurs auxquelles ils aspirent en 1965.

UNE HISTOIRE NÉE EN MILIEU BOURGEOIS

Notre histoire est née au milieu du XIXe siècle. (Je reprends ici les grandes lignes d'un article de Fernand Dumont dans Cité Libre de janvier 1958, ou 1959, qui m'a passé sous la main que je n'ai pu retracer)

A ce moment, un seul groupe social sentait le besoin et avait la possibilité d'élaborer une histoire: le milieu bourgeois canadien - français. L'histoire naît à la fois d'un besoin d'enraciner sa vision du monde, ses comportements et de les justifier. Elle suppose donc l'existence d'un groupe social qui a une certaine conscience, une cohérence, une vision homogène des choses.

Au milieu du XIXe siècle, seul le milieu bourgeois avait cette cohérence au Québec. Les milieux paysans étaient encore dispersés, sans consistance. Il n'y avait aucun réseau de liens nécessaires. On était isolé.

Les milieux urbains se constituaient mais la réalité urbaine était trop jeune, trop neuve encore pour donner corps à une conscience de groupe originale et définie, cohérente et sentie.

Seul le milieu petit bourgeois, professionnels et ecclésiastiques, rural et urbain, avait, pour des raisons de culture, une certaine homogénéité et constituait un réseau réel de liens et de communications.

UNE HISTOIRE-DEFENSE DES VALEURS BOURGEOISES

C'est ce milieu qui se donna une histoire.

Celle-ci devait correspondre à la façon de voir les choses propres à ce milieu. L'historien appartient à une culture, à un milieu social précis. Dans cette mesure, il est dépendant de la façon de voir de son groupe. Il va chercher dans la multitude incohérente des faits historiques ceux qui lui semblent les

plus significatifs. Il lit les faits qui lui sont donnés et il les constitue dans leur succession selon l'image idéale qu'il projette de l'homme et de son groupe. Les critères qui le guident dans le choix des faits significatifs et dans son interprétation de l'histoire sont largement ceux de son milieu et dépendent de la conception que se fait ce milieu de lui-même et de sa vocation historique.

Dans cette mesure, l'histoire qui s'est constituée au milieu du XIXe siècle était dépendante de l'échelle des valeurs du milieu bourgeois ainsi que de la vocation historique qu'il croyait être sienne et qu'il se proposait de réaliser.

Les petits bourgeois étaient au pouvoir et ils entendaient y rester. Ils s'opposaient à toute forme de désordre susceptible de rompre l'ordre établi qui les gardait en place. A leurs yeux, la révolution de 1837 en ce qu'elle véhiculait d'anticlérical et d'anarchique, était un mal. Un mal qui ne devait plus se répéter. C'est d'ailleurs bien ainsi que l'histoire nous a présenté Papineau, Nelson et autres "activistes" de la révolution de 1837. Pendant un siècle, on a montré aux Québécois qu'ils ne devaient pas être du côté de la revendication.

De même, la bourgeoisie était liée à l'Eglise. A partir de 1850, malgré quelques exceptions, les intérêts de la bourgeoisie et de l'Eglise coïncidèrent de façon étonnante. C'est ainsi qu'on nous apprit que Mgr Bourget avait toujours raison et que lorsque les ouvriers ou quelques magistrats audacieux osaient lui résister, ils ne méritaient pas moins que l'excommunication. Dans le même sens, on passa sous silence un événement aussi peu important aux yeux de la bourgeoisie que l'apparition d'un véritable prolé-

riat urbain à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Chaque fois que nous nous tournions vers notre histoire pour y puiser quelque dynamisme pour le présent, nous nous trouvions devant l'absence à peu près totale de la masse des Québécois, de leurs problèmes et de leurs revendications. Ou quand nous les rencontrions, c'était pour les voir le plus souvent condamnés par un clergé et une classe professionnelle tout-puissants.

Si nous regardions plus loin encore, nous ne rencontrions que des héros tellement mythiques et sublimes qu'ils étaient inaccessibles et sans vraie signification pour le présent.

DEUX AXES: LA FOI ET LA LANGUE

Ces héros correspondaient bien à l'image idéale que la bourgeoisie se faisait d'elle-même et de l'homme québécois



(Photo Service des Parcs) Héros sublimes mais sans signification pour le présent.

qu'elle voulait instaurer. Ces héros étaient français et catholiques. Du moins, elle voulait qu'ils le fussent au plus haut point.

Il y avait eu la conquête de 1760, les dures années qui avaient suivi et où tout avait été mis en oeuvre, même la dure soumission au conquérant, pour sauvegarder la foi et la langue. La bourgeoisie était le principal héritier de cette bataille et de cette victoire sur le conquérant. Du moins la première, elle pouvait en prendre conscience et en faire le point d'appui de son dynamisme, ses valeurs fondamentales.

A ses yeux, les hommes d'avant la conquête avaient incarné ce qu'ont de grand la foi catholique et la culture française. Ils réalisaient au plus haut point ce qu'elle-même se proposait d'instaurer au Québec (et ailleurs): une terre française et catholique. L'histoire s'en empara et après les avoir lavés de quelques malheureux "incidents", les éleva au rang de héros.

Vous avez sous les yeux toute la galerie des saints fondateurs du Canada: Maisonneuve, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Mgr de Laval, Dollard et ses compagnons (!). Puis plus tard des hommes qui peut-être furent grands: Jean Talon, Frontenac, Montcalm, Lévis, Vaudreuil, qui peut être aussi ne furent que les plus ordinaires des administrateurs et des militaires.

Armés d'une telle histoire, les bourgeois et le clergé pouvaient partir à la conquête du monde, travailler à la civilisation du continent nord-américain et à la conversion du monde. Car ils en avaient pris leur parti: la puissance économique et la puissance militaire (qu'ils n'avaient pas de toute façon) ils y renonçaient. C'était d'ailleurs trop peu pour eux.

La vocation qu'ils se reconnaissaient et qu'ils ne se cachaient pas de définir explicitement même en 1904, en était une de culture, de civilisation et d'évangélisation. Une mission proprement spirituelle et culturelle. Et ce rêve n'allait pas peu loin. Il s'étendait au monde. Le Québec était la seule terre unanimement catholique, donc dans la vérité. Ça vous donnait une de ces confiances en soi-même...

L'ennemi, ce n'était pas le capital, ni l'ordre établi, c'était l'Anglais, le protestant, le païen à convertir, le prolétariat à contenir dans les limites de la vérité.

L'important ce n'était pas la vie économique, le monde industriel, c'était la vie culturelle, la tradition, la vie rurale, les "missions".

L'histoire ainsi constituée ne porta pas immédiatement ses fruits. La deuxième moitié du XIXe siècle fait encore sa place au Québec à une diversité d'opinions réelle, semble-t-il. Mais après deux générations, elle avait fait son oeuvre. Elle avait pénétré à peu près toutes les couches instruites et non-instruites de la population. Elle avait préparé cette période de grand sommeil collectif et d'unanimité que fut la première moitié du XXe siècle, jusqu'à la grève de l'Amiante (1949).

UNE HISTOIRE DÉPASSÉE

Pendant que, conformément à leurs valeurs, bourgeoisie et clergé continuaient à défendre la langue, à démontrer que "nous sommes un peuple avec histoire", à envoyer des missionnaires de par le monde et à prêcher le retour à la terre, des réalités nouvelles se faisaient jour au Québec qui mettaient en question valeurs reconnues et ordre traditionnel. De nouveaux rapports de force se posaient.

Malgré l'opposition d'un certain haut clergé, le bas clergé contribua pour beaucoup, avec l'aide du syndicalisme américain, à la constitution du syndicalisme ouvrier.

La fréquentation scolaire obligatoire (1943), l'apparition d'une classe ouvrière nombreuse, autant de facteurs qui façonnaient au Québec une nouvelle société... même avant la mort de Duplessis (ou l'avènement des libéraux, si vous préférez).

Pour ces classes qui ne sont ni bourgeoises ni du XIXe siècle, l'histoire officielle ne correspond plus à aucune réalité, aucune sensibilité. Même notre bourgeoisie actuelle ne se satisfait plus de cette histoire et se propose d'en reformuler une qui lui soit plus proche et plus apte à tenir compte des nouvelles valeurs auxquelles elle adhère.

A VALEURS NOUVELLES, HISTOIRE NOUVELLE

Nous avons besoin, au Québec, en 1965, d'une histoire nouvelle. Peut-être même de plusieurs. De nouvelles tâches sont apparues. Une situation, un contexte d'ensemble inédit a surgi autour de nous.

Le Québec de 1965 n'est plus rural. Il est urbain et industrialisé. Les manifestations et les structures de sa vie politique évoluent grandement. La classe bourgeoise n'est plus seule. La classe ouvrière, la classe des collets blancs sont là aussi. Le syndicalisme, les corps intermédiaires constituent de nouveaux rapports de force. De plus, nous faisons partie du contexte nord-américain qui imprime de multiples conditionnements, des valeurs dont nous ne pouvons faire abstraction.

A travers ce bouillonnement actuel, il s'impose de définir, de formuler et de proposer de nouvelles valeurs, de projeter nos dynamismes vers quelque chose.

L'histoire pourrait être une source précieuse pour la définition de nous-mêmes. L'histoire "nationaliste bourgeoise" que j'ai décrite plus haut ne peut plus y servir, malgré que nous soyons encore tentés d'y aller quérir.

Il faudrait faire une histoire qui signifie quelque chose pour la collectivité québécoise actuelle, qui exalte autre chose que la liberté "libéraliste" du XIXe siècle.

Une histoire qui constitue pour les hommes d'ici une invitation à revendiquer la liberté. Une histoire qui leur montre les humiliations que leurs pères ont subies depuis 100, 150 ans; leurs tentatives de révolte et de

(Suite en page 6)